

Semaine 39.09

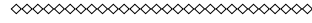
DOMINIQUE DE BEIR

LE NOIR EST-IL

UN CHIFFRE ?

MUSÉE GÉO-CHARLES

LE NOIR EST-IL UN CHIFFRE ?



Élizabeth Chambon, conservateur du musée Géo-Charles

Il y a ce mot d'Henri Michaux dans *Ecuador* « je suis né troué » je ne pense pas qu'il aurait fait le titre de l'exposition de Dominique De Beir au musée Géo-Charles. Mais cette réflexion sur le vide, l'ouvert se conjugue de façon singulière avec l'activité perforatrice de l'artiste invitée au musée à éprouver le visiteur, à mettre en doute sa perception, provoquant sa présence et sa déambulation. Un acte artistique présenté comme un parcours du « voyant » où se crée une intimité nouvelle entre le visiteur et l'exposition. *Le noir est-il un chiffre ?* Une drôle de formule alchimique ou mathématique qui révèle une posture dont la réponse se trouve mystérieusement dans le parcours de cette exposition, exprimant parfois l'appartenance au domaine céleste comme *Boîte de nuit*. Une proposition qui n'a rien de l'emphase, du spectaculaire, plus une simplicité qui rassemble les principaux axes de son travail, de son geste, de la performance physique d'installation qui peut prendre aussi celle d'un peintre face à des préoccupations plastiques. Dominique De Beir aime pleinement maîtriser l'élaboration, attachée à son activité incessante à questionner le matériau plus spécialement le carton, la cagette et l'outil ; au centre de sa démarche artistique, dans leur économie, leur charge poétique, leur conférant un nouvel usage. Percer des trous non pas dans le but d'une détérioration, elle rejette toute théâtralité tel un entrepreneur qui constituerait son stock avant un chantier imaginaire. Des orifices qui nous contraignent à réfléchir sur ce geste irréversible, répété pour aller au delà de la surface plate et du plan. Des lacérations, des perforations frontales, des stries et griffures donnant aux oeuvres une étonnante profondeur, affirmant clairement cette sensation d'espace. De là naissent de véritables structures architecturales, lieux de rencontre et de ralliement qui explorent les possibilités à percevoir dans le noir, l'obscurité.

Dominique De Beir, *Le noir est-il un chiffre ?* exposition au musée Géo-Charles du 5 juin au 29 novembre 2009. Musée Géo-Charles, 1, rue Géo-Charles, Échirolles. Tél. 04 76 22 58 63.

Semaine, revue hebdomadaire pour l'art contemporain - n° 212, vendredi 25 septembre 2009 - publié et diffusé par Analogues, maison d'édition pour l'art contemporain, 67, rue du Quatre-Septembre, 13200 Arles, France, tél. 09 54 88 85 67, www.analogues.fr - abonnement 1 an, 3 volumes, 52,80 euros - directrice de la publication Gwénola Ménou - graphisme Emmanuel Leroy - corrections Anne-Laure Guillot - photogravure Terre Neuve, Arles - imprimerie Laffont, Avignon - papier Claro Silk 115 g - © l'artiste pour les œuvres, Analogues pour la présente édition - crédits photographiques Jean-Luc Lacroix - dépôt légal septembre 2009 - issn 1766-6465



Moucharabieh, 2009
écran polystyrène, 120 x 50 cm



Zone 2, 2008, polystyrène peint et perforé 2 x (240 x 120 cm)

DDB OU LE RETOURNEMENT

Le travail abstrait de DDB ¹ s'articule, profondément surprenant, dans le retournement. Alors que l'artiste use de papier, de carton et de polystyrène (matériaux a priori du dessin, de la sculpture ou de l'installation) et jamais de toile ni de pinceau, elle le nomme peinture, catégorie difficile à cerner dont son oeuvre s'approche il est vrai plus ouvertement aujourd'hui alors qu'y apparaît le recouvrement (qui serait, comme l'a déclaré Eric de Chassey, «une spécificité évidente» ² du médium). Elle y joint ce qui de coutume s'oppose : violence (de son action – qui exige et parfois blesse tout son corps, attaquant, armé d'outils, les supports posés au sol ou sur une table) et légèreté (du résultat, d'une grande délicatesse), dehors et dedans (dans l'oeuvre entier, où la notion d'enfermement fait retour, ne serait-ce que dans le choix des matériaux, presque toujours d'emballage) et, on l'aura déduit, masculin et féminin, qu'elle trouble en les mêlant - du football à la dentelle, de l'agriculture à la broderie, fournissant supports et outils, du blockhaus (où les hommes se défendent) au moucharabieh (où l'on dérobe au regard les femmes) évoqués par ses grandes installations telle la *Boîte de nuit* de 2004 : ce jeu sur les genres est d'évidence dans le titre *Sils*, choisi en 2000-2001 pour désigner une partie de son oeuvre à partir du pronom personnel de l'autre sexe, « il ».

Ce travail se donne comme désincarné avec ses points et lignes répétés (qui, survenus à la suite de l'apprentissage, que l'artiste considère comme un *breakthrough*, en 1995, du braille, convoquent l'oeuvre sur papier de Pierrette Bloch, dont DDB a été l'assistante, l'art brut et l'art premier), au sein souvent de livres (ou de boîtes, comme d'autres livres). Il résulte d'une jubilation peu commune à jouer très formellement des outils et des matériaux (et en particulier de tous les papiers – aluminium, carbone, cristal, de verre ou encore de boucherie – dont les couleurs ont longtemps constitué la seule palette de l'artiste) pour un résultat, issu d'opérations réalisées souvent au revers, partiellement aléatoire, obtenu à l'aveugle (dans un dialogue affirmé avec Simon Hantaï, «ma

référence» ³, dit DDB du peintre qui l'a fait venir, alors qu'elle n'y connaissait presque rien, à l'art). Le sujet de l'oeuvre est pourtant aussi celui-là, son contraire : le corps, des peau et chair évoquées par les matières et les couleurs des *Zones* et *Plans* de 2008-2009 aux visages et aux corps présents, à peine visibles, il y a quelques années dans des papiers telles les *Faces* de 2003 – « J'ai toujours pensé », me dit l'artiste, « en terme d'épiderme » ⁴ ; le corps blessé, soumis à de multiples expériences, infligées par des outils qui au départ n'étaient que chirurgicaux (et qui tous, orphelins de leur fonction ancienne initiale, détournés, inquiétants, blessent) ; le corps chrétien ? - il y a, oui, un fil religieux qui traverse le travail de DDB, des outils de la/ma passion, réalisés à Palerme, jusqu'aux noms (jubé, confessionnal, phylactère) grâce auxquels elle décrit ses oeuvres ; et ainsi, dans les si beaux cioux étoilés, réalisés avec des matériaux pauvres, de ses installations (qu'elle désigne comme « des ventres, des matrices » ⁵), peut se lire, dévoilée, retournée, une dimension sacrée.

LUCILE ENGREVÉ

(1) L'artiste se désigne aujourd'hui elle-même ainsi dans ses textes et titres.
 (2) Eric de Chassey, « La peinture ne reposerait-elle pas sur ce jeu d'une couche supplémentaire sur quelque chose qui est déjà là ? » in *De Singuliers débordements*, Amiens, Maison de la culture, 2002, np.
 (3) Conversation avec Dominique De Beir dans son atelier parisien, 2009. Nombre de thèmes tels l'aveuglement et les constellations (elle lisait, je m'en souviens, au temps maintenant lointain de notre rencontre, *L'Etoilement. Conversation avec Hantaï* de Georges Didi-Huberman) sont en effet partagés par les deux artistes.

(4) Conversation avec l'artiste dans son atelier parisien, 2009.
 (5) Ibid.



assemblage polystyrènes peints, 2009,
Chaise perçueuse, 2009



Zone 4, 2009, polystyrène peint et perforé, 220 x 120 cm





Boîte de nuit, intérieur (détail), carton, bâche, 3 m x 6 m x 4 m)



Études (outils, projets d'installation)

Les Outils de ma passion, 2009, vidéo projetée, volume carton, cagettes



